LE CAFFE,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE,

Par Mr. HUME, PRETRE ECOSSAIS.

Traduite en Français par JEROME CARRÉ.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

Maître FABRICE, *tenant un Caffé avec des Appartemens.*

LINDANE, *Ecossaise.*

MONROSE, *Seigneur Ecossais.*

LE LORD MURRAI.

POLLY, *suivante.*

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, *gros Négociant.*

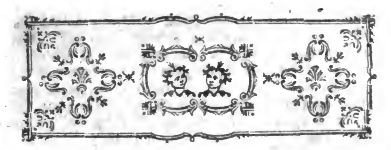
FRELON, *Ecrivain de Feuilles & fripon.*

LADY ALTON, *on prononce,* LEDY.

Plusieurs Anglais qui viennent au Caffé.

Domestiques.

La Scène est à Londres



LE CAFFÉ,

OU

L'ECOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(La Scene représente un Caffé & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plein-pied des appartemens dans le Caffé.)

FRELON *(dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une Ecritoire & du Caffé, lisant la Gazette.)*

QUe de nouvelles affligeantes ! des graces répandues sur plus de vingt personnes ! aucune sur moi ! Cent guinées de gratification à un Bas-Officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'Inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des Ouvriers ! une à un Pilote ! des places à des gens de Lettres ! & à moi rien !

encor encor & à moi rien.. *(Il jette la Gazette & se promene.)* Cependant je rends service à l'Etat, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier... & à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal, si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(au Maître du Caffé.)

Bon jour, Monsieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes; j'enrage.

FABRICE.

Monsieur, Frélon, Monsieur Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Monsieur Frélon ?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, Monsieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit; on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre, je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Monsieur Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; & pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encor voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi ! Monsieur Frélon, cette jeune personne-là n'est guere faite pour vous ; car elle ne se vante* jamais, & ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connoît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher Monsieur Fabrice ?

FABRICE.

Oh non, elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu...

FRELON.

Ah, ah, ah, ah, sa vertu !...

FABRICE.

Oui. Qu'avez-vous à rire ? Est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous ? Voilà un Equipage de Campagne qui s'arrête à ma porte : Un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

VOus êtes Monsieur Fablice, à ce que je crois ?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette Ville ! O Ciel ! daigne m'y protéger... Infortuné que je suis !... On m'a dit que je serois mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'a-

musement de la conversation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne très-belle & très-vertueuse.

FRELON.

Eh oui, très-vertueuse, eh, eh.

FABRICE.

Qui vît dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse & la beauté ne sont pas faites pour moi : qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

Monsieur Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il est très-utile aux Etrangers.

MONROSE, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(Il sort.)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand Seigneur sans doute; car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Milord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, & c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison?

FRELON.

Je ne suis point de la maison, Monsieur, je passe ma vie au Caffé, j'y compose des Brochures, des Feuilles : je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque Auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire

quelque connoissance agréable ou utile, je suis votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la Ville ?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un colier de fer de quatre pouces de hauteur ?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *(se remettant à sa Table.) Plusieurs personnes paroissent dans l'intérieur du Caffé.*
MONROSE, *avance sur le bord du Théâtre.*

MONROSE.

MEs infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie : j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entiere : une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée ; & je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de *Murai* qui m'a persecuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'Arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(Un de ceux qui sont entrés dans le Caffé, frappant sur l'épaule de Frélon *qui écrit.)*

Eh bien, tu étois hier à la Piece nouvelle ; l'Auteur fut bien applaudi : c'est un jeune homme de mérite & sans fortune, que la Nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une Piece nouvelle. Les af-

faires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai, la Piece ne vaut rien ; l'Auteur est un sot, & ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'Etat est anéanti ; & je le prouve par mes Feuilles.

UN SECOND.

Tes Feuilles sont des feuilles de Chêne ; la vérité est que la Philosophie est bien dangereuse ; & que c'est elle qui nous a fait perdre l'Isle de Minorque.

Le Chevalier MONROSE, *toujours sur le devant du Théâtre.*

Le fils de Milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils, toutes les barbaries du pere !

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La piece d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne ; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi, je vous dis que les Philosophes font baisser les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre Ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la piece qui réussit, & ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(Ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquième acte sur-tout, a de très-grandes beautés.

UN SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; les philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE, *se retournant.*

Quel sabat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la piatre est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu !

Mr. FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi ; sur-tout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. *(à Monrose.)* Monsieur, veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre.

(MONROSE, *se retire, & dit à part à* FABRICE.)

Ecoutez, un mot : Mylord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vienne ici quelquefois ?

FABRICE.

Il me fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : Bon jour. *(Il sort.)*

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées : Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

Les survenans sortent pour dîner. Frélon *est toujours à la table où il écrit.* Fabrice *frappe à l'Appartement de* Lindane.

SCENE IV.

FABRICE, Mdlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

MAdemoiselle Polly, Mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas, je n'ose: car ma Maîtresse ne mange point: Comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma Maîtresse souffre, il faut que je souffre, avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secretement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

FRELON, *se levant de sa Table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chere Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre Maîtresse? Vous rebuttez toutes mes prieres?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte!

FRELON.

Eh de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les Suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire, que si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta Maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta Maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma Maîtreſſe pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? ma Maîtreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLLY.

Quoi donc ? Que connaiſſez-vous ? Que voulez-vous dire ?

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel ! cet homme peut nous perdre. Monſieur Frélon, mon cher Monſieur Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher Monſieur Frélon. A ça, je ne dirai rien ; mais il faut...

POLLY.

Quoi ?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fy donc, cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi ; vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma Maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très-à-notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très-à-leur aise : de-là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien ; c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser Monsieur Frélon. *(Il sort.)*

SCENE V.

LINDANE, *(sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.)* POLLY.

LINDANE.

AH ! ma pauvre Polly, tu étois avec ce vilain homme de Frélon : Il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il vouloit absolument vous voir, & je le rembarrais...

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, Madame ; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misere & à lui, & à tout le monde ; je veux

bien vivre de pain & d'eau, ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chere Maîtresse, on s'en apperçoit assez en me voyant : pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi je maigris à vue d'œil ; depuis un an que vous m'avez prise à votre servise en Ecosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance ; je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chere Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit Ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits Ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent : tu m'as aidée ; il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'est point venu ! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma Patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE.

Eh, comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien, personne ne m'écrit, Je suis dans ma chambre comme dans mon

tombeau : mais il feint de favoir quelque chofe pour fe rendre néceffaire. Garde-toi qu'il devine jamais feulement le lieu de ma naiffance. Chere Polly, tu le fais, je fuis une infortunée dont le Pere fut profcrit dans les derniers troubles, dont la famille eft détruite : il ne me refte que mon courage. Mon Pere eft errant de défert en défert en Ecoffe; je ferais déjà partie de Londres pour m'unir à fa mauvaife fortune, fi je n'avais quelque efpérance en Mylord Falbrige ; J'ai fu qu'il avait été le meilleur ami de mon Frere. Perfonne n'abandonne fon ami, Falbrige eft revenu d'Efpagne, il eft à Windfor, j'attends fon retours : mais hélas ! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon cœur, mais fonge que tu le perces du coup de la mort fi tu laiffes, jamais entrevoir l'état où je fuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne fors jamais d'auprès de vous, & puis le monde eft fi indifférent fur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il eft indifférent, Polly, mais il eft curieux, mais il aime à déchirer les bleffures des infortunés : & fi les hommes font compatiffans avec les femmes, ils en abufent ; ils veulent fe faire un droit de notre mifere ; & je veux rendre cette mifere refpectable. Mais, hélas ! Mylord Murrai ne viendra point ?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE,

(avec une ferviette.)

FABRICE.

PArdonnez, Madame, Mademoifelle, je ne fai comment vous nommer, ni comment vous parler ; vous m'impofez du refpect. Je fors de table pour vous demander vos volontés; je ne fai comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher Hôte, croyez que toutes vos attentions me pénetrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triſte, entre nous, pardonnez : il parait que votre fortune n'eſt pas comme votre perſonne.

LINDANE.

Comment, quelle imagination ! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez, je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la Cour : ma chere Dame, un peu de ſociété, un peu de bonne chere : nous avons là-haut un vieux Gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu !

FABRICE.

C'eſt un Vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh, je n'y tiens pas; vous n'avez beſoin de rien, & vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pu impoſer ſi témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il eſt deux heures, & Mylord ne viendra point.

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Mylord dont vous parlez, je ſai que c'eſt l'homme le plus vertueux de la Cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui hônnêtement, devant témoin, quelques petits repas que j'aurais fournis? c'eſt peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher Hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly: il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta Maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais qui eſt donc cette autre Dame qui entre dans mon Caffé, comme ſi c'étoit un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chere Maîtreſſe, c'eſt Mylady Alton, celle qui vouloit épouſer Mylord: je l'ai vue une fois roder près d'ici c'eſt elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdue: pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre?

(Elle rentre.)

SCENE VII.

LADY ALTON, *(ayant traversé avec colere le Théâtre, & prenant* Fabrice *par le bras.)*

SUivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diablesse de femme!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites, Monsieur le Caffetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette Avanturiere est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Mylord y est venu,

il n'y eſt point venu en ſecret, elle la reçu en public, les portes de ſon appartement ouvertes, ma femme préſente, ſa ſuivante préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité ; & quant à celle que vous appellez une Avanturiere, ſi vous connoiſſiez ſes mœurs, vous la reſpécteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh ! quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON, *(elle va à la porte de* Lindane, *& frappe rudement.)*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

EH, qui peut frapper ainſi ? & que vois-je ?

LADY ALTON.

Répondez-moi ; Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelque fois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? ſuis-je une criminelle ? êtes-vous mon Juge ?

LADY ALTON.

Je ſuis votre partie ! ſi Mylord vient encor vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidele, tremblez, renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître, voilà les Lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en rendant le Portrait.*

Qu'ai-je vû! malheureuse... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE, *en rendant le Portrait.*

.... Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution & votre promesse; sachez que c'est un homme incostant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame; si vous continuez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait; viens m'aider à cacher la derniere de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé; ma chere Maîtresse, & qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence. Il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(Elles sortent.)

SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! *(à Frelon.)* Gazetier Littéraire approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéie? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je ſai qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc ſervie?

FRELON.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoute quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

LADY ALTON.

Comment, pédant! une hypothèſe!

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt trés-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache, eſt une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ferais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence?

FRELON.

Je ſuis en rélation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la Maîtreſſe du valet de chambre d'un premier Commis du Miniſtre: je pourrais même parler au laquais de Mylord votre amant, & dire que le Pere de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je ſuppoſerais même que le Pere eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait votre Rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je respire ; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule ; je n'aime ni les demi vengeances, ni les demi fripons ; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison ; une Ecossaise qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est surement une ennemie de l'Etat ; tu n'es pas un imbécile, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier : mais je vois que tu as en effet de talens. Je t'ai déjà recompensé, je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens ; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle ; qu'est-ce, après tout, que la vérité ? la confirmité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil : il semble que tu ayes étudié à St. Omer. (*) Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.



SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà, je l'avoue, le plus impudent, & le plus lâche coquin qui soit dans les trois Royaumes.

(*) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leur études au Collège de St. Omer.

Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse; il me ferait, je crois, haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma Rivale : elle a dans son état humble une fierté qui me plait : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enleve mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner (*à* Fabrice *qu'elle apperçoit agissant dans le Caffé.*) Adieu, mon Maître, faisons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain Grifonneur.

FABRICE.

Bien de gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

Mr. FRIPORT, (*vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau.*) FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu soit beni, vous voilà de retour, Monsieur Friport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FRIPORT.

Fort bien, Monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuye. (*au Garçon du Caffé.*) Eh ! du Chocolat ; les papiers publics : on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur la toile pour succer le sang des mouches ! donnez les Gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles ; moins de sotises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux Gentilhomme qui ne veut voir personne.

FRIPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand-chose, fripons ou sots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encor plus singuliere que lui : il y a quatre mois qu'elle est chez moi, & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FRIPORT.

C'est sans doute une honnête femme puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre & vertueuse : entre nous, elle est dans la derniere misere, & elle est fiere à l'excès.

FRIPORT.

Si cela est, elle a bien plus de tort que votre vieux Gentilhomme.

FABRICE.

Oh ! point, sa fierté est encor une vertu de plus : elle consiste à se priver du nécessaire, & à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout

ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, & c'est la seule qu'elle ait eu dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse & de vertu, elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Monsieur elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un Mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente ; depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au Caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon Chocolat & les Gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte, & entre.*)

SCENE

SCENE V.

LINDANE, *paraissant toute effrayée*,) POLLY *la suit.* Mr. FRIPORT, Mr. FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ! Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FRIPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon Chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(FRIPORT, *s'assied près d'une table, lit la Gazette, & jette un coup d'œil sur* Lindane *& sur* Polly : *il ôte son chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas, quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je suis très-connu ; je m'appelle Friport, loyal Négociant, riche ; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connois personne en ce pays-là, & vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je lis les Gazettes, travaillez en tapisserie, & prenez du Chocolat avec moi, ou sans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! Et Mylord ne vient point ! cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire ; comment Monsieur Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir. *(Elle s'assied, & travaille à son ouvrage.)*

(Un garçon apporte du Chocolat ; Friport *en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.)*

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous, le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme ; vous êtes pauvre & vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

FRIPORT.

Parbleu, c'est le Maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue; il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne, qui n'a besoin de rien, n'est jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela est encor plus mal que d'être fière : Je sais mieux que vous, que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du Médecin.

FRIPORT.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

POLLY.

Oh, l'original ! l'original !

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrétien) de

donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payées ; point de remercîment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(Il jette une groſſe bourſe ſur la table.)

POLLY.

Ma foi : ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas que tout ce qu'il m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

FRIPORT, *continuant à lire les Gazettes, & à prendre ſon Chocolat.*

L'impertinent Gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique ? *Le Roi est venu en haute perſonne.* Eh malotru ! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite ? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monſieur...

FRIPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encor que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter ; recevez mon admiration, c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus ſingulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit de refuſer un ſecours que le Ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du Maître du Caffé, nous ſerions mortes de froid & de faim. Ma Maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſu malgré elle, obligez-là malgré elle à ne pas ſe priver du néceſſaire que le Ciel lui envoie par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chere Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chere Maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, *toujours liſant.*

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que diroit Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chere Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt tou-

jours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FRIPORT, *toujours prenant son Chocolat & lisant.*

Hem, que dit-elle-là ?

POLLY.

Hélas, Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille...

FRIPORT.

Ah, ah ! est-ce qu'elle est fille ?

POLLY.

Oui, Monsieur, & moi aussi.

FRIPORT.

Tant mieux ; elle dit donc qu'une fille ?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime ; oui ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Friport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FRIPORT.

Quelle idée ! comment puis-je l'aimer ? Je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure, comme vous vous aviserez je m'aviserai ; si vous vous en passez, je m'en passerai ; si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez ; si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais : si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. *(Il tire sa montre.)* Mon tems se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime & ma re-

connoiſſance, mais ſur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc? Madame.

LINDANE, *lui donnant la bourſe.*

Tenez, prenez cette bourſe que Monſieur, a laiſſée par mégarde, remettez-là lui, je vous en charge; aſſurez-le de mon eſtime; & ſachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FABRICE, *en prenant la bourſe.*

Ah! Monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiſelle, vous trompe, & qu'elle en a très-grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah! Monſieur Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à Monſieur Friport.*) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VI.

LINDANE, POLLY,

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le Ciel daignait vous ſécourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait, j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt une erreur qui doit finir. *(Elle écrit.)*

POLLY.

Elle parait déſeſpérée, hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien, une ſuivante a toujours des reſſources; mais une perſonne qui ſe reſpecte, n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié ſa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tiens, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort: je te recommande à lui, mes dernieres volontés le toucheront. Va. *(Elle l'embraſſe.)* Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable Maîtreſſe! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? Quel deſſein horrible! quelle lettre! Dieu me préſerve de la lui jamais rendre. *(Elle déchire la lettre.)* hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord? Peut-être que votre réſerve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu ſans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Mylord qui. . .

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi notre exiſten-

ce. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu de poison & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! Monsieur Fabrice, à l'aide! ma Maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, Monsieur le Gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(*La femme & la servante de* Fabrice, *&* Polly, *emmenent* Lindane *dans sa chambre.*)

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc notre Hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, & ne sont pas dangereuses: que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? Est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs

filles

filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle est d'Ecosse ?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sai que d'aujourd'hui ; c'est notre faiseur de Feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connois point ce nom-là. (*Il se promene.*) On ne prononce point le nom de ma patrie, que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance ! O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'est que cela ; il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde ; oui, je le veux.

(*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avoit vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

OUi puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y viendra ſans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon ; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce tems de trouble ! Elle conſpire contre l'Etat ; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné ! ah du moins, c'eſt contre moi qu'elle conſpire ! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André le laquais de Mylord ; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment ne m'en avez-vous pas apporté pluſieurs de ſa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous ; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame, il vous aimait ſi tranquillement ! mais ici ce n'eſt pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour & nuit ; il ne parle que de ſa chere Lindane ; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide ! le méchant homme ! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi ; n'eſt-elle pas ſans deſſus ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les Lettres que vous m'avez apportées, n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi ?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié ; mais cependant comme elle n'était pas pour vous, ne me décélez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre ? Il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mademoiſelle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres : ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi !

(Il ſort.)

LADY ALTON, *ouvre la Lettre & lit.*

Liſons : *Ma chere, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane,* il ne m'en a jamais tant écrit, *il y a deux jours, il y a un ſiecle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vous ſervir : je ſai qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent : comptez ſur moi, comme ſur l'Amant le plus fidele, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(après avoir lu.)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter ;

E 2

elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal intentionnée; le Pere de Murrai a commandé en Ecoſſe ; ſes amis agiſſent ; il court jour & nuit ; c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.

SCENE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON, *à Polly qui paſſe de la chambre de ſa Maîtreſſe dans une chambre du Caffé.*

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à votre Maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très-agréables à lui dire, qu'il s'agit de ſon bonheur, *(avec emportement.)* & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous-dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre phyſionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vais lui faire.

LINDANE, *arivant toute tremblante, ſoutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous inſulter encore à ma douleur ?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuſe ; je ſai que vous n'avez rien ; je ſuis riche, je ſuis grande Dame, je vous offre un de mes châteaux ſur les frontieres d'Ecoſſe, avec les terres qui en dépendent ; allez y vivre avec votre famille, ſi vous en avez ; mais il faut dans l'inſtant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute ſa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'eſt lui qui m'abandonne ; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encor moins de ma Rivale.

(Elle ſort.)

LADY ALTON, *ſeule.*

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrêmité. J'ai honte de m'être ſervie de ce faquin d'Ecrivain ; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle Amant ! paſſion funeſte ! je ſuffoque.

SCENE III.

Mr. FRIPORT, le Chevalier MONROSE, *paraiſſent dans le Caffé avec la femme de* Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre.* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

MOnſieur Fabrice, vous me voyez ici ſouvent, c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions...

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous ; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je. *(elle ſort.)*

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-telle donc ? quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente !

FRIPORT.

Oui, a propos, vous m'y faites ſonger ; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave Gentilhomme ne l'ait pas vue, il en aurait été touché.

MONROSE, *a part.*

Ah ! j'ai d'autres affaires en tête, Malheureux que je ſuis !

FRIPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je à cette petite Gréature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encor une fois ; c'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE, *à Friport.*

Notre Hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi ? Non, n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc-là d'admirable ? (*Il prend les Gazettes.*) Ah, ah ; voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort ! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre ! le ſeul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter !

FRIPORT.

Il était votre ami ? J'en ſuis fâché. *D'Edimbourg le* 14 *Avril. . . On cherche par-tout le Lord Monroſe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte Ciel ! qu'entends-je ! hem, que dites-vous, Mylord Monroſe condamné à. . .

FRIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monroſe ; liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, *lit.*

(froidement.)

Oui, cela eſt vrai *(à part.)* Il faut ſortir d'ici, la maiſon eſt trop publique. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enſemble ayent jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme. *(à ſon valet* Jacq, *qui eſt dans un coin de la ſalle.)* Eh! va faire ſeller mes chevaux, & que je puiſſe partir, s'il eſt néceſſaire à l'entrée de la nuit. Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le Lord Monroſe ſoit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: On coupe une tête aujourd'hui, le Gazetier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette Demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irai ſavoir comme elle ſe porte; elle eſt fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, un Meſſager d'Etat.

LE MESSAGER.

VOus vous appellez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un Caffé & des Appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt notre bonheur de l'avoir chez nons.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle, de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? Elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

FRIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du Gouvernement : fy, que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, Monsieur le Messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une avanturière, comme le disait notre ami Frélon. Cela va perdre ma maison, me voilà ruiné. Cette Dame de la Cour avait ses raisons, je le vois bien. Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnemens, en prison, ou caution ; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, & rien, c'est la même chose ; votre maison ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où est-il ? Il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Monsieur Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FRIPORT.

Belle demande, apparemment, Monsieur le Messager, je dépose cinq cent guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Friport : Je réponds de la vertu de la fille autant que je le peux ; mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire votre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. *(Friport & le Meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du Caffé.)*

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MOnſieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Monſieur Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames. Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort: Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encor une fois.

SCENE VI.

MONROSE, *seul.*

On arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au Gouvernement ! je ne sai ; mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions : tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, *appercevant* Polly *qui passe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grace : Etes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis Ecossaise, & pour aimable, bien de gens me disent que je la suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non, Monsieur, il y a si long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon Pere était un excellent Boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma Mere avait servi une Dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé ; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſavez ſans doute qui eſt votre Maîtreſſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur, c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe ?

POLLY.

Oui, Monſieur & moi auſſi ; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille ?

POLLY.

Monſieur, ma Maîtreſſe veut être inconnue ; elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces queſtions ?

MONROSE.

Une inconnue ! ô Ciel, ſi long-tems impitoyable ! s'il était poſſible qu'à la fin je puiſſe ; mais quelles vaines chimeres, dites-moi, je vous prie, quel eſt l'âge de votre Maîtreſſe ?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire, car elle eſt bien au-deſſus de ſon âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans ! .. Hélas ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait ma malheureuſe Monroſe, ma chere fille ! ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains ayent pu careſſer dans ſon berceau : dix-huit ans ? . . .

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſai pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réflexions ſur ſon âge ?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma Patrie ! & elle veut être inconnue : je ne me poſſede plus ; il faut, avec votre permiſſion que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux Gentilhomme. Monſieur, il eſt impoſſible que vous

voyiez à préfent ma Maîtreffe : elle eft dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'eft pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré fon cœur, lui ont fait perdre l'ufage de fes fens. Hélas ! elle n'eft pas de ces filles qui s'évanouiffent pour peu de chofe. Elle eft à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, eft un repos mêlé de trouble & d'amertumes ; de grace, Monfieur, ménagz fa faibleffe & fes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreffement. Je fuis compatriote ; je partage toutes fes afflictions ; je les diminuerai peut-être ; fouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiffe entretenir votre Maîtreffe.

POLLY.

Mon cher Compatriote, vous m'attendriffez ; attendez encor quelques momens. Les filles qui fe font évanouies font bien long-tems à fe remettre, avant de recevoir une vifite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MOnfieur, n'y-a-t-il perfonne là ?

MONROSE.

Que j'attends fon retour avec des mouvemens d'impatience & de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point !

MONROSE.

Mon cœur ne peut fuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche. . .

MONROSE, *se retournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi, que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sai qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez ; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, & je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chere Demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant que de partir.

FABRICE.

Partez vite ; croyez-moi, notre ami Friport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon, je ne sai où j'étais, je vous entendais à peine. Que faire ? Où aller mon cher hôte ? Je ne peux partir sans la voir. Venez que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

Fin du troisieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON, *dans le Caffé à une table.* FRIPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

JE suis obligé de vous l'avouer, Monsieur Frélon, si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit est toujours faux ; quelle mouche vous pique, Monsieur Fabrice ?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon Caffé passera pour une boutique de poisons.

FRIPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous ?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous ? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT, *à Frélon.*

Un fripon entendez-vous ? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un copilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût ; vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre Caf-

sé ; c'est moi qui l'ai mis à la mode ; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation ! celle d'un espion, d'un malhonnête homme, (pardonnez, si je répete ce qu'on dit) & d'un mauvais Auteur !

FRELON.

Monsieur Fabrice, Monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît ; on peut attaquer mes mœurs ; mais pour ma réputation d'Auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits : savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre Mademoiselle Lindane ?

FRIPORT.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Ecossaise, & qui avez aussi accusé ce brave Gentilhomme de là-haut d'être Ecossais.

FRELON.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à être de son pays ?

FABRICE.

On pretend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette Dame si colere qui est venue ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet ? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah ! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Mylord.

FRIPORT.

Un Mylord ! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre,

n'importe, je ne me gêne jamais, & je sors. Mon ami, je ne sai, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise; je reviendrai incessamment, oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement; serviteur : cette Ecossaise est belle & honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

MYLORD MURRAI, (*pensif & agité.*) FRELON, *lui faisant la révérence qu'il ne regarde pas*, FABRICE *s'éloignant par respect.*

LORD MURRAI, *à* Fabrice, *d'un air distrait.*

JE suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très - malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés! Graces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant* Frélon.)

FRELON, *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami!

FRELON.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome ?...

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux Gentilhomme venu d'Ecoſſe ; c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Miniſtre d'Etat.

FRELON.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, Monſeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *ſeul.*

UN vieux Gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même pays ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe réparer les tors de mon pere ! ſi le Ciel permettait, Entrons. (*à* Polly *, qui ſort de la chambre de* Lindane.) Chere Polly, n'eſt-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de tems ſans venir ici ? deux jours entiers, je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de Mylord Monroſe ; les Miniſtres étaient à Vindſord, il a fallu y courir. Va, le Ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prieres, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma Maîtresse me l'avait tant defendu ! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas ! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement ; & je me serais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons ; je ne suis pas si fiere que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste Ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! hélas pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite, jettons-nous à ses pieds, c'est trop tarder.

POLLY.

Ah ! Mylord ! gardez-vous en bien, elle est actuellement avec un Gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes !

LORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux Gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! juste Ciel ! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit ! Et que se disaient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir ; & com-

me ils s'attendrissaient; ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre & de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sure de tout. *(à part.)* Quel contre-tems effroyable!

LADY ALTON.

Monstre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être; ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat, après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure!

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me marias pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventuriere.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traitre, tu n'es pas où tu crois en être ; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre ; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous ; je sais qui elle est, je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle : je sais tout ; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout ; & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez...

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traitre, un perfide, un homme abominable.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

MYLORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse ! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étran-

ger; que veut-elle dire ? sait-elle quelque chose ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; & sans un gros homme, qui est la bonté même, & qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avoit fait jurer de n'en rien dire, mais le moyen de se taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tout le malheur de la sienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer, la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout, ce que je tente, il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse ; je cours chez le Ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(Il sort.)

POLLY, *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentimens mêmes à mes malheurs ; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la moleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous ! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher votre nom & votre naiſſance !

LINDANE.

Ce que je dois à mon pere me force au ſilence ; il eſt proſcrit lui-même ; on le cherche ; je l'expoſerais peut-être ſi je me nommais ; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement ; mais je ne vous cannais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la deſtinée ſi cruelle vous ſépara de votre pere, qui fut depuis ſi malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténebres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous verſez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'eſſuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre pere eût quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mere ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras

de douleur & de misère, & que mon frere fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je succombe ! Quel moment & quel souvenir ! Chere & malheureuse épouse, fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de désastres ; reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? est-ce un songe ? c'est le portrait même de ma mere ; mes larmes l'arrosent ; & mon cœur qui se fond, s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mere & je suis ce pere infortuné dont la tête est proscrite, & dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine ! Où suis-je ? Je tombe à vos genoux, voici le premier instant heureux de ma vie. O mon pere... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chere fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison de Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée, j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix ; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encor, il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai, je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes, que faire ? quel parti prendre ? Ah mon pere !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un pere si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon pere, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve ; ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mere. Hélas ! que voulez-vous ?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette Ville si dangereuse pour vous & pour moi. Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon pere je renonçerai à tout pour vous ; oui, à tout je suis prête à vous suivre, je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque Isle affreuse des Orcades ; je vous y servirai de mes mains ; c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger ?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puisque vous avez le courage de vous attacher à funeste destinée ; je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, & recevez encor mes embrassemens & mes larmes.

SCENE

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'En est fait, ma chere Polly, je ne reverrai plus Mylord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes; il etait ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici, il ne m'a point vue, c'est-la le comble. O mon malheureux pere! que ne suis-je partie plutôt?

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable Mylady Alton...

LINDANE.

Quoi! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire; peut-on plus indignement se voir outrager? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon pere.

POLLY.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc: je vous jure que Mylord...

LINDANE.

Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes; pere infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour; je ne sai où je vai, je ne sai ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je la suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, ma chere Maitresse : on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly ! es-tu capable de me suivre?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi, ne me parle plus de Mylord ; hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce Gentilhomme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien !

LINDANE.

Viens : tu aprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiselle : Polly fait votre paquet, vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher Hôte, & vous Monsieur à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela ? qu'est-ce que ça ?

Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller ; est-ce que vous craignez quelque chose ? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monsieur Friport, ce vieux Gentilhomme qui est de son païs fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, & ce Monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fi ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas, & quoiqu'elle soit fière comme je lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien. Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? ne manquez pas de m'écrire, n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance ; & si jamais la fortune...

FRIPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres ; n'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de monsieur Friport, & qu'il perd cinq cent guinées, si vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel ! autre infortune, autre humiliation ; quoi ! il faudrait que je fusse enchainée ici, & que Mylord & mon pere...

FRIPORT, *à Frélon.*

Oh qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne sai quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie : il ne faut point gêner les filles : je me soucie de cinq cent guinées comme de rien. *(bas à Fabrice.)* Fourre lui encor les cinq cent autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi ; revoyez-moi

quand vous reviendrez ; car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection.



SCENE II.

LORD MURRAI, & ses gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précedens *sur le devant.*

LORD MURRAI, *à ses gens.*

Restez ici, vous : vous, courez à la Chancelerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de loüer. *(Il tire un papier de sa poche & le lit.)* Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, *à Polly.*

Hélas ! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FRIPORT.

Ce Mylord-là vient toujours mal-à-propos ; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplait souverainement ; mais après tout que cela me fait-il ? j'ai quelque affection, mais je n'aime point moi. Adieu Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encor ma reconnaissance & mes regrets.

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point ; je vous verrai pourtant encor une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon Gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la volonté pour cette Demoiselle.

⁂

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous, vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez : quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon homme, un homme grossiérement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale, en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah ! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches, je n'ai été absent que pour vous ; je n'ai songé qu'à vous ; je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu ! moi ne vous avoir point écrit !

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres ; sa méchanceté augmente encor, s'il se peut, ma tendresse qu'elle rappelle la vôtre. Ah ! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom ?

LINDANE.

Qui vous l'a dit ?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même ; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez ; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre pere a fait condamner le mien à la mort ; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher ; & vous, son fils ! vous ! vous m'osez aimer !

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon pere : c'est une injustice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du pere !

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon pere.

LORD MURRAI.

Votre pere ! eh où est-il ? que me veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il eſt ici; il m'emmene, c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlévera pas. Il eſt ici, conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie : il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt la plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. *(en ſe retournant.)* Quoi ! on n'eſt pas encor revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement, & le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui ; privez-vous de ma vue ; épargnez-lui l'horreur de la vôtre ; écartez-vous du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret, mais vous m'y forcez ; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chere fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie, partons.

LINDANE.

Malheureux pere d'une infortunée ! je ne vous abandsnnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces, avez-vous

changé de dessein ? avez-vous retrouvé & perdu en si peu de tems le sentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable, je vous suivrai ; mais encor une fois, attendez quelque tems, accordez cette grace à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages, ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez ; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre pere périr par le dernier supplice ?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi ; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé, cependant j'avais quelque espoir, n'importe, vous êtes mon pere, je vous suis. Ah malheureuse !

SCENE V.

Mr. FRIPORT, ET FABRICE, *paraissent d'un côté, tandis que* MONROSE, & sa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT, *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elle ne partiront point, j'en suis bien aise : je m'accoutumais à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble, je ne sai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Friport.*

Adieu, Monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRIPORT.

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette Dame ; je n'approuve point cela : vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI.

Les ACTEURS précédens, le LORD MURRAI, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

AH ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel ! qui m'avez secondé.

FRIPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit Mylord ? que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE, *à sa fille, tandis que Mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon pere, c'est... O ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est Mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encor insulter à tant de malheurs : (*Il tire son épée.*) il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous ? mon pere ! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, est-ce ainsi que vous me trahissiez ?

FABRICE, *se jettant au devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de se battre quand ils en ont envie ? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du Théâtre à* Monrose.

Vous êtes le pere de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désovoue pas. Viens, fils cruel d'un pere cruel, acheve de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur encor une fois...

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. *(Il tire son épée.)*

LINDANE, *entre les bras de* Polly.

Cruel!... vous oseriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... Pere de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : *(il jette son épée.)* C'est ainsi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre.

LORD MURRAI.

Percez mon-cœur d'une main, mais de l'autre, prenez cet écrit, lisez & connaissez-moi. *(Il lui donne le rouleau.)*

MONROSE.

Que vois-je? ma grace! le rétablissement de ma maison! O ciel! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur!... *(Il veut se jetter à ses pieds.)* Otez-moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah que je suis heureuse! Mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon pere.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnoître tant de générosité?

LORD MURRAI, *en montrant* Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le pere & la fille sont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, & cela fait plaisir.

FIN.

Permis d'Imprimer, & distribuer, à Marseille le 8 Février 1775.

VITALIS P.D.R.D.P.



On trouve à Marseille, chez Jean Mossy, Imprimeur-Libraire, à la Canebiere, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

